

Éditorial de Christoph Strawe

Voici cent ans, au printemps 1919, naquit un grand mouvement populaire pour la *Dreigliederung* de l'organisme social, inspiré par Rudolf Steiner. En février/mars un « *Appel au peuple allemand et au monde civilisé* », dans lequel on disait : « Les communautés sociales se sont édifiées jusqu'à présent pour la plupart à partir des instincts sociaux de l'humanité. Percer à jour leurs forces en pleine conscience, devient une tâche d'époque. » Le 22 avril eut lieu, à Stuttgart, dans une brasserie avec terrasse (*Stadtgartensaal*) une conférence pour les signataires de l'appel et une *Alliance pour la Dreigliederung de l'organisme social* fut alors fondée. Le lendemain, R. Steiner tint un discours accueilli avec enthousiasme devant les ouvriers de la fabrique de cigarettes *Waldorf-Astoria*, dans lequel il exigeait une éducation libre pour tous les êtres humains et le surmontement des prérogatives de classe dans les questions éducatives. En lien avec cette conférence, la résolution fut prise alors de fonder « l'école Waldorf ». Laquelle fut réalisée le 7 septembre suivant.

Le mouvement de la *Dreigliederung* s'engageait pour l'autogestion de l'économie et de la culture. Cent ans après, durant ce printemps, nous ne voulons pas seulement faire souvenance de cet événement historique généralement trop peu estimé, mais dégager encore avant tout l'importance actuelle des amorces de travail de l'époque en considération des multiples problèmes irrésolus de notre époque actuelle. Que pouvons-nous gagner à partir de cette impulsion et des expériences pratiques réalisées pour les problèmes d'aujourd'hui et de demain ?

Ces positionnements de questions et de thèmes font l'objet du congrès « *Impulsions pour l'avenir* » planifié du 5 au 7 avril 2019, à Stuttgart. Je me réjouirais d'y rencontrer beaucoup d'entre vous ! Vous trouverez toutes les informations sous : www.100jahreSozialeDreigliederung.de Au sujet de la célébration et du symposium de Achberg, du 26 au 28 avril 2019, voir www.sozialeskulptur.com
Sozialimpulse 1/2019.

100 ans de Dreigliederung Qu'en est-il advenu ? Que faut-il pour l'avenir ? Gerald Häfner

(Notes d'Anna Sophia Hellmich, de Stefan Padberg et de Katharina Offenborn)

Remarque préliminaire : Il s'agit pour ce texte d'un livre compte-rendu de notes, qui n'a pas été revu par le conférencier, lors d'une rencontre du réseau d'initiative *Dreigliederung* le 25 novembre dernier à Fribourg-en-Brisgau. On a tenté d'en restituer et d'en conserver si possible le *ductus* oral.

Développement de l'anthroposophie

Jetons un bref coup d'œil sur le développement de l'anthroposophie. Il est excessivement aride et par conséquent il n'est presque pas permis d'en parler aussi brièvement. Je compte sur votre clémence et sur votre participation intérieure compréhensive.

Dans une première phase, Rudolf Steiner établit par son travail une *théorie* cognitive, ou selon le cas une *science* cognitive se fondant sur les questions : *Que peut principalement connaître l'être humain ? Et comment ?* — De là il pénètre la pratique cognitive de manière croissante et développe de plus en plus concrètement une anthroposophie dans son application aux domaines de la *science*, de l'*art* et de la *religion*. Enfin, il se tourne sur les grandes tâches de l'organisation sociale. La communion avec la réalité devient de plus en plus profonde et proche du quotidien. L'anthroposophie n'est donc en rien quelque chose dont on dût s'occuper, le dimanche soir chez soi ou bien encore dans les soirées de réunion de branche du mercredi, mais au contraire, une affaire qui tient au cœur de chaque jour — quelque chose qui intervient dans la vie et veut métamorphoser la vie. Cela surgit très précocement au moment même où Rudolf Steiner présente l'anthroposophie comme un cheminement d'apprentissage cognitif.

J'établis quelques affirmations dans ce qui suit qui sont pensées comme une incitation ou une invitation au dialogue. J'affirme que de la même façon qu'il y a un cheminement intérieur, il en existe aussi un dans le social. Un sain développement requiert que nous avançons en menant les deux cheminements de concert, que nous ayons en vue ce que nous éprouvons sur le cheminement intérieur mais aussi ce que nous faisons sur le cheminement social avec notre semblable.

Pour reprendre la chose encore une fois : le moment de 1917, où Rudolf Steiner commença à se tourner sur l'extérieur de la vie sociale, fut préparé à de nombreuses reprises dans son œuvre antérieure : il formula la loi sociale fondamentale dès 1905/06, et la loi sociologique de base encore beaucoup plus tôt. Mais dans cette phase, qui débuta en 1917 et culmina en 1919, il s'agissait pour Steiner, en partant de la connaissance, d'une tentative consciente d'intervenir dans la mise en forme du social lui-même. Le tragique pour Steiner ce fut que nombre d'amis anthroposophes ne purent ni ne voulurent le suivre. Le voir partir de Dornach, cela représentait déjà un problème considérable pour eux. Constamment, les amis lui demandaient donc quand est-ce qu'il reviendrait au plus vite. Ils ne comprenaient pas que ce qu'il faisait à Stuttgart faisait véritablement partie et se trouvait au cœur de ses tâches véritables. Au fond, ils désiraient qu'il enseignât et donnât des conférences à Dornach et n'importe où ailleurs, au lieu de se préoccuper des ouvriers de *Daimler* et de la *Waldorf-Astoria* et de les éclairer sur leur propre situation par des conférences qui leur étaient destinées. Ce fut donc une sorte de rupture, une première aliénation. À l'été de 1919,

Rudolf Steiner dut finalement reconnaître qu'il ne pouvait plus continuer cela — et qu'il ne devait pas le faire non plus, parce que, sur la base de l'évolution sociétale, beaucoup de choses s'étaient rajoutées : pour un temps toutes les fenêtres et portes du social se trouvèrent donc ouvertes, car l'empire du *Kaiser* se trouvait sur la fin.

Soulèvement des matelots...

À cet endroit, je voudrais creuser un peu plus loin. Quoique la guerre fût perdue depuis longtemps — tout un chacun qui voulait ouvrir les yeux pouvait voir et savoir cela — à la fin d'octobre, fut donné l'ordre du combat naval final, de la bataille à mort contre l'Angleterre. Une fois encore, tous les vaisseaux de guerre devaient sortir et faire feu de tous leurs canons. Par la transmission d'un pur sentiment de l'honneur, les donneurs d'ordre voulaient l'anéantissement de l'ennemi — une action parfaitement insensée eu égard à cette guerre perdue. Mais soldats et matelots se refusèrent nonobstant à exécuter cet ordre. On en vint à de nombreux soulèvements dans les villes portuaires qui entrèrent dans l'histoire comme des soulèvements de matelots. Au plan humanitaire, une force devint active alors pour la première fois, qui était auparavant apparue déjà chez quelques-uns mais qui, à présent, se manifestait chez beaucoup. L'empire du *Kaiser* existait encore, le chef d'état major des armées, une direction supérieure de la guerre, qui intimaient des ordres d'en haut. Mais des hommes leur étaient soumis pour lesquels ces ordres n'étaient plus évidents, parce que tout d'un coup, ils prirent conscience qu'il y avait sur terre de tout autres tâches que d'abattre des gens dans une lutte finale, avant de se trouver soi-mêmes abattus. Ils ressentirent donc cela comme complètement insensé.

... la Révolution de novembre comme symptôme

En résulta ensuite la Révolution de novembre, à savoir cette situation-ci où en Allemagne, pour un moment, tout fut réellement ouvert. Rudolf Steiner se plaça alors au beau milieu de ce développement avec des propositions concrètes. Il n'aspirait pas alors au pouvoir, bien qu'alors 12 000 signatures eussent déjà été collectées par des gens qui voulaient voir Rudolf Steiner comme ministre-président, ou selon le cas au gouvernement. C'était la faute d'un malentendu, car cela n'avait jamais été dans ses intentions d'entrer au gouvernement. Il voulait beaucoup plus éduquer les gens à intervenir dans le social par l'autogestion. Or nous voyons très clairement aujourd'hui que les facultés nécessaires pour cela n'étaient pas encore développées à l'époque.

Je découvris un phénomène très parlant lorsque je lisais des comptes rendus, mais aussi des notes personnelles provenant de cette période. Maintes choses sont parues dans l'ouvrage de Hans Kühn¹ : *Dreigliederungszeit* et d'autres chez Albert Schmelzer². Des gens n'ont cessé de rapporter que pour eux, lorsqu'ils écoutaient Rudolf Steiner, tout semblait vivant et évident. Ils décelaient que Steiner exprimait exactement ce qui était dans l'air du moment, mais lorsque eux-mêmes tentaient ensuite d'en parler avec d'autres — à la maison, à l'usine ou n'importe où ailleurs, ils remarquaient alors que cela sonnait tout autrement que lui, lorsque Steiner parlait de ces thèmes.

Pour quelle raison éprouvaient-ils cela ainsi ? Parce que nous utilisons des formes du langage qui sont véritablement surannées. Notre langage n'est que le cadavre, pour le dire ainsi, des expériences conceptuelles que quelqu'un a eues dans le passé. Cette faculté de renouveler le langage, appartient selon moi aux facultés les plus fascinantes de Rudolf Steiner. À titre d'exemple, le langage des mantras qu'il employa dans les cours ésotériques est unique il n'y en eu jamais d'équivalent avant ni après lui. Si l'on tente de filtrer les paroles ou concepts qu'il utilise, ils ne deviennent pas exploitables. Car ce langage ne coïncide plus avec ce que nous portons en concepts de compréhension du langage dans notre corps d'habitudes. Lui les configuraient par contre à partir de l'expérience consciente de les mettre ainsi en mouvement chez l'être humain.

Quand je parle, j'utilise les mots qui existent. Et avec ces mots des représentations sont associées qui sont transmises. Rudolf Steiner tentait alors de forger d'autres paroles, de nouvelles images. Et naturellement, il empruntait des images qui provenaient des interrogations de son époque, pour pouvoir principalement être compris. Il devait se rattacher à ce qui se formait de nouveau alors. Prenons par exemple la vogue des conseils d'entreprises, un mouvement de ce moment-là : Rudolf Steiner s'y insérait parfaitement et déclarait : si un conseil d'entreprise est censé exister, alors cela doit marcher de cette manière et il doit être structuré de telle ou telle façon. Et un conseil culturel doit être constitué de telle ou telle manière. Il eût possiblement exprimé cela d'une tout autre manière aujourd'hui, il eût parlé à d'autres êtres humains. Il eût possiblement même considéré de tout autres milieux comme étant, à proprement parler, un « sujet révolutionnaire ».

Les êtres humains se mandatent eux-mêmes

J'affirme que le sujet révolutionnaire du 21^{ème} siècle, c'est à présent la *Société civile* et plus du tout ceux dont c'est la profession d'être des détenteurs du pouvoir et de faire de la politique. Ni non plus ceux qui se trouvent dans un champ

¹ Hélas, non traduit en français et pourtant si riche! : Hans Kühn : *Dreigliederungszeit — Rudolf Steiners Kampf für die Gesellschaftsordnung der Zukunft (Le temps de la Dreigliederung — Le combat de Rudolf Steiner pour l'ordre sociétal du futur* — édité par la section des sciences sociales au Goetheanum – Philosophisch-Anthroposophischer Verlag Goetheanum Dornach Schweiz —ISBN 3 7235 0201 6

² Voir aussi de Albert Schmelzer : *Dreigliederung sociale — Clef d'une manière de traiter les conflits actuels* dans *Sozialimpulse* 2/2015 & *Les mémorandums de Rudolf Steiner de 1917 comme programme d'intégration* dans *Sozialimpulse* 4/2017. [tous deux traduits en français et disponibles sans plus auprès du traducteur, *ndt*]

professionnel ou appartiennent à une couche déterminée de la société, à une structure d'intérêts déterminés et se sentent appelées à prendre la parole au plan sociétal, à cause de leur appartenance de groupe. De moins en moins de gens s'engagent dans le cadre des partis. Dans le mot parti, se fourre la division, la fragmentation : l'élément sociétal se retrouve ainsi divisé en partis politiques, selon divers aspects et intérêts, en divers groupes et orientations. Ceux-ci ont chacun leur représentant. La classe ouvrière avait le parti Social Démocrate d'Allemagne comme représentant. Ceci a surgi historiquement ainsi et a continué de se développer jusqu'à aujourd'hui. À la nature du parti en soi l'objectif et aussi le contenu sont depuis lors en déperdition. Je ne veux pas dire qu'il n'y eût plus de contenu pour le social — bien au contraire : la question sociale est et reste plus importante que jamais auparavant. Pourtant cette forme de mouvement de quête partisane est aujourd'hui ratée. Nous avons totalement besoin d'autres mouvements de quête.

Aujourd'hui se produit quelque chose de très fascinant : des êtres humains se mandatent eux-mêmes³, alors même qu'ils ne sont pas du tout compétents véritablement pour certains thèmes — tout bonnement sur la base du fait concret que ce sont des êtres humains. De nouvelles impulsions, de nouvelles initiatives leurs reviennent et aussi cette vertu pour ce qui est nouveau. J'affirme que la révolte des matelots de Kiel, de Lübeck et d'autres lieux, marquaient déjà le commencement de cette évolution.

Et ensuite s'est reformé peu à peu l'ancien, en se rigidifiant et en trouvant des formes solides, quand bien même dans une situation un peu améliorée par rapport à avant : il y avait alors un droit de vote, des partis et beaucoup plus. Pourtant les oppositions anciennes se sont solidifiées : la classe ouvrière, d'une part et les propriétaires du capital, de l'autre. Dans ce champ de tension, il n'y eut pas d'espace pour ce que Rudolf Steiner voulait développer.⁴

Rechute dans les aspirations anciennes

De nombreuses questions parmi les plus pressantes qui, en tant que causes plus profondes n'avaient cessé de conduire au matérialisme et au nationalisme et aussi à la première Guerre mondiale, n'avaient pas été réellement remises à neuf. Là-dessus, il y aurait beaucoup de choses à dire. Finalement le fait que ces questions n'avaient pas été retravaillées de manière appropriée, mena à la catastrophe humanitaire encore plus profonde de la seconde Guerre mondiale, dans le plein déchaînement du nationalisme, la totale dé-jé-isation : l'individu ne valait plus rien, le peuple était tout : « un peuple, un empire, un *Führer* ». L'être humain compte seulement s'il suit la volonté de son *Führer*. Il en fut exactement ainsi chez Staline, totalement de manière analogue chez Mussolini. Et cela reposa aussi à la base de Pol Pot. Aujourd'hui encore, il y a tendanciellement de nouveau des rechutes dans cette direction : cela vaut pour toutes les aspirations pour lesquelles il ne s'agit pas pour l'individu de se trouver librement et individuelle sur le terrain de la connaissance de soi et de sa responsabilité. On préfère désigner l'autre du doigt et dire : « Vous êtes fautif ! ». Et pour finir on se souhaite une grande et forte personnalité qui tape dans le tas et remet de l'ordre.

De telles aspirations ne cessent de se renforcer parce que la force en nous — cette vertu, à laquelle Rudolf Steiner fit appel, lorsqu'il lança son appel à reconfigurer le monde de neuf — n'est pas encore suffisamment développée aujourd'hui. Les concepts centraux étaient et sont toujours : liberté, égalité, fraternité, vie spirituelle, vie juridique, vie économique. Il s'agit de développer une responsabilité autonome et de ne plus gouverner dans tous ces domaines à partir d'une forme sociétale autoritaire et pyramidale, de haut en bas, mais au contraire de permettre un auto-gestion — par tout un chacun, qui accepte d'être responsable d'un thème ou bien d'y être invité. C'est selon moi, le pas décisif.

Pour n'indiquer que brièvement l'évolution de cette époque à aujourd'hui : à la seconde Guerre mondiale succéda la reconstruction dans le sillage de laquelle toutes les questions non-résolues furent simplement et directement de nouveau refoulées. Dans les années 1960, on chercha certes à ce rattacher à ces questions fondamentales ; on en arriva à une grande révolution sociale mais qui resta enlisée dans d'anciennes formes idéelles : comme seule et unique réponse à pour s'emparer du capitalisme on vit un socialisme qui est une sorte de bonne image-miroir du capitalisme, mais sans jamais aller au-delà de celui-ci dans quelque chose de réellement nouveau.

Un « on continue ainsi » est impossible

Nous sommes aujourd'hui arrivés à un point auquel nous décelons nettement qu'il est de moins en moins possible de se renverser dans son fauteuil et de faire aveuglément confiance aux institutions, politiciens et idées qui conduisent aujourd'hui l'action de ces milieux humains. De plus en plus de gens éprouvent essentiellement que notre politique et le monde des partis actuels sont « bâtis sur du sable ».

Considérons, ne serait-ce qu'une fois, la répartition mondiale du travail et du revenu. En tant qu'étudiant, je connus un jour un cours par procuration de notre recteur. Il traça une courbe intéressante sur la répartition de la possession et du droit. Dans l'empire romain et chez les Grecs, il y avait des citoyens libres et des esclaves. Il y avait des possédants et des non-possédants. Au Moyen-Âge, il y avait des seigneurs féodaux et des serfs. Au point de croisement les

³ Et au point de dénoncer d'avance tout autre représentativité que la leur en propre, comme les « gilets jaunes » en France. *ndt*

⁴ Un ouvrage remarquable non traduit en français de Eric Reger : *Union der festen Hand — Der große Schlüssel- und Industrieroman der Weimarer Republik*, paru chez Rohvold en 1976 pour la dernière édition, illustre parfaitement cette situation [la postface de Karl Prumm, qui en résume l'histoire et l'action, a été traduite en français et disponible sans plus auprès du traducteur (ERUFH1931.DOC). *ndt*]

courbes se rencontraient. Il affirmait que dans le sillage du progrès matériel de l'humanité à notre époque, l'opposition entre pauvre et riche serait largement surmontée. Il affirmait que nous, ici en Allemagne et dans la *Mitteleuropa* nous pouvions être fiers d'avoir la plus grande classe moyenne du monde et la part la plus réduite de pauvreté et richesse crasses. Il en allait encore autrement en Afrique et au Brésil et aussi aux USA.

Examinons à présent les chiffres de l'année dernière. Je prends les chiffres publiés par Thomas Picketty. Par exemple il a exploré l'évolution aux Etats-Unis d'Amérique sur trente ans, de 1970 à 2000. En valeur d'argent de fortunes équivalentes, le revenu du 1% supérieur a doublé, celui du 0,1% supérieur a triplé, et celui du 0,01% supérieur a été quadruplé. Plus ils s'amoindrissent, plus leur croissance est exorbitante alors qu'inversement, le revenu des 90% inférieurs et donc presque tous dans le même laps de temps, s'est réduit de 5%. Selon les sources, les chiffres varient un peu. *Oxfam* affirme : huit personnes possèdent mondialement autant que la moitié la plus pauvre de l'humanité. Il y a d'autres chiffres. Ils sont parfois 32 ou bien encore 62. Mais cela ne change guère la tendance observée que nous nous avons d'une inégalité inconcevablement élevée dans le monde entier.

Nous ne pouvons plus avoir aujourd'hui le sentiment que tout ira bien ou qu'on va vers le bien — c'est du passé ! Cela concerne aussi le sentiment que nos enfants iront mieux que nous. L'évolution sur les marchés financiers préparent de nombreuses et grandes angoisses. Les mesures prises à l'encontre n'ont coûté pour l'essentiel que du temps et atténué le problème dans son apparition phénoménale, mais n'ont principalement rien résolu quant à ses causes profondes. Cette angoisse est aussi une raison du fait que de nombreuses gens se replient sur eux. Quand on a peur, on ne va pas franchement de l'avant et on n'embrasse pas le monde, au contraire on cherche des coupables, des causes, on devient étriqués, on se retire en soi, etc. On voit cela directement partout, des slogans comme « *America first !* » le proclament, « *L'Allemagne aux Allemands* » et autres : Nous vivons aujourd'hui dans une situation où nous pouvons de moins en moins faire confiance à ce que les politiciens « *arrangeront bien cela, parce que c'est nonobstant leur affaire !* » *Nous ne pouvons plus en appeler au fait que nous ne sommes pas d'abord compétents et que quelqu'un viendra qui s'acquittera de cela aussitôt* ».

Nous devons nous mener nous-mêmes

Vous connaissez ce phénomène ? Partout où je désigne quelque chose de mon index, les trois autres doigts me désignent moi directement.⁵ Cela me force à m'interroger : Que fais-je, *moi*, en rapport à toutes ces questions urgentes ? Où pourrait donc mener une bonne évolution ? Je ne cesse de m'effrayer de voir combien peu d'êtres humains sont capables d'inviter le futur dans le présent : c'est-à-dire de façonner des formes dans lesquelles ce qui veut devenir devient possible. Nous ne sommes pas simplement des spectateurs de l'histoire, au contraire, nous configurons l'histoire. L'évolution sera toujours plus remise entre nos mains. Les Dieux attendent de nous que nous devenions agissants, pour pouvoir nous aider nous-mêmes.⁶ Nous ne pouvons pas nous retirer et dire : « Saint Michel, viens donc à présent te mettre au boulot ! »

Plus nous regardons loin en arrière, plus nous étions fortement guidés. Cela n'a fait que se réduire. Aujourd'hui nous devons apprendre à nous guider nous-mêmes, développer la faculté de la gouvernance de soi. Comment cela procède-t-il ? D'où viennent la vertu et le savoir, du comment procéder ? Cela a à faire au cheminement d'initiation au social, dont je parlai.

Lorsque avec ce regard nous examinons les institutions sociétales, nous reconnaissons partout de gigantesques tâches non résolues : j'ai désigné celle du concept de l'argent. En font partie le concept de propriété, le concept de démocratie, les réglementations du marché mondial, la structuration de l'ensemble de l'*Internet* [et des réseaux soi-disant « sociaux », *ndt*] et du monde informatique des « *big data* ». C'est de la résolution de ces tâches que dépendra directement de savoir s'il y a un avenir et lequel pour cette Terre.

J'ai récemment entendu quelqu'un qui parlait des questions écologiques et du climat. Ils affirmait que nous étions l'ultime génération qui eût la possibilité d'arrêter encore la catastrophe climatique et de la remettre dans une direction évolutive sensée. Les répercussions dommageables au climat seraient si massives que si nous n'infléchissons pas la tendance, les données souhaitables et indispensables aux générations futures feraient défaut pour continuer à se développer sensément et correctement sur la Terre.⁷

L'élément particulier de la *Dreigliederung sociale*

Qu'est-ce qui distingue la *Dreigliederung* d'autres concepts, non pas seulement quant à ses contenus, mais aussi quant à sa méthodologie ? Rudolf Steiner tente de reconnaître les lois du devenir dans le social-vivant et donc de percevoir et de comprendre leur devenant. Il tente pour cela de façonner des formes adéquates, des vaisseaux,⁸ dans lesquels ce qui

⁵ Effectivement, le pouce, le plus souvent bêtement, se contente de suivre l'index. *ndt*

⁶ Le fameux : « aides-toi et Dieu t'aidera ! » *ndt*

⁷ C'est le pari qu'ont reconnu et font désormais des gens comme Elon Musk : faire échapper à ces conditions inhumaines dramatiques les plus riches, en les envoyant dans l'espace. En attendant, il vient de contaminer l'espace éthérique cosmique en mettant une voiture électrique en orbite qui ne sert à rien ! Mais à vous les pauvres, on vous demandera de rouler à vélo pour ne pas augmenter la pollution. *ndt*

⁸ À comprendre ici en français au sens primaire : soit des vases ou récipients (*Gefäße* en allemand), certes d'abord mais encore aussi ces « réseaux » si fragiles subtils et beaux, qui drainent le sang de la vie porteuse du Je-suis. *ndt*

doit devenir peut consciemment vivre. Tout ce qui veut être sur la Terre a besoin d'une forme. Rien ne peut être sans forme. Et c'est notre tâche de créer ces formes. C'est incroyablement captivant.

Hier, lors d'une pause entre deux allocutions, quelqu'un me parla du cercle de travail, dans lequel il est actif depuis longtemps. *Il est toujours question du champ de tension entre connaissance et action. Beaucoup de gens de ce cercle disposent de vastes et profondes connaissances. Et si quelqu'un dit : « Je fais ceci et cela », ceux qui portent ces connaissances disent toujours : « C'est faux. Tu n'as pas encore complètement percé les choses à jour ». Selon moi, un malentendu se présente ici. J'osai répondre : qui pense ainsi n'agira jamais ! Dans le social on ne peut jamais être totalement certain que ce qu'on fait est juste. Vous connaissez tous cela dans les domaines qui semblent beaucoup plus simples, par exemple lorsque vous vous trouvez devant la question de savoir si vous devez épouser un être humain déterminé. Bien sûr que nous pouvez penser à fond dans les moindres détails vos représentations souhaitées du comment doit être celui ou celle que vous souhaiteriez épouser. Mais cela ne fonctionne pas ainsi. Et lorsqu'on en est aussi loin, il s'agit simplement de la question de savoir si l'on est prêt à dire « oui » à cet être humain déterminé et à entamer un chemin en sa compagnie ou bien si l'on n'a pas l'intention de le faire ou si l'on n'est pas prêt à cela — ce qui est aussi pleinement dans l'ordre des choses. Si l'on n'est pas prêt à cela, on ne fera jamais l'expérience de parcourir ensemble un cheminement. Qu'ensuite la vie se déroule autrement, cela appartient et relève aussi de notre liberté. Si l'on veut agir dans le social, on ne peut pas a priori tout planifier correctement à fond et exécuter à la suite. Cela ne va tout bonnement pas. Mais nous courons toujours le danger de vouloir faire exactement cela, quand bien même nous discutons que la *Dreigliederung* dût être finalement mise en œuvre. Qu'est-ce que cela voudrait dire ensuite concrètement ?*

Nous nous méprenons sur la *Dreigliederung*, si nous croyons qu'elle serait quelque chose que nous pourrions penser quasiment à fond, définitivement et que nous devrions ensuite introduire à la suite. En effet la *Dreigliederung* est déjà là présente ! Michael Wilhelmi cite Rudolf Steiner, en disant fréquemment et volontiers que la *Dreigliederung* œuvre dans les faits concrets. Elle n'est pas quelque chose de concocté d'avance (*Ausgedachtes*), mais plutôt elle est déjà à l'œuvre. Nous la contrefaisons pourtant par toutes sortes de représentations possibles, par toutes les institutions fausses possibles, en particulier des réglementations et lois qui empêchent, par exemple, que la fraternité puisse efficacement porter dans la vie économique — quoiqu'elle y existe déjà, parce que l'impulsion véritable de la vie économique est **toujours** fraternelle : je travaille toujours pour les autres, je ne peux pas réellement travailler pour moi — et cela vaut pour tout un chacun ! Ce que je sais faire, ce que je fais, je le fais toujours pour autrui. Cela fait bien longtemps que les musiciens répètent pour jouer ici pour nous. J'ai dévoré des nuits pour développer cette conférence. Je fais cela pour vous — je la connais déjà ! Et vous, vous développez vos meilleures facultés, pour apporter dans le contexte social ce qui est dit. Mais si je devais toujours la penser totalement à fond, cette conférence, avant de la tenir devant vous, je ne pourrais jamais la donner. Lorsque j'ai donné une conférence, chez moi dans la soirée, je pense : « Tu as manqué ! Tu aurais encore pu dire ceci et cela ! » Mais du fait que ma conscience évolue autrement, comme si je n'avais pas fait cette conférence. L'intéressant là-dedans lorsque j'expose ainsi extérieurement les choses — et certes indépendamment de savoir si quelqu'un critique après ou pas — c'est que j'éprouve ce qui a été atteint et ce qui ne l'a pas été et je peux donc ensuite y retravailler. Sans exposer extérieurement tout cela, cela circule infructueusement en moi. L'action dans le social a toujours à faire avec cette exposition là-dehors, ce qui est toujours un acte social. Il n'en est jamais ainsi que quelqu'un puisse penser absolument correctement à fond quelque chose et l'exposer aux autres. Le social c'est toujours une co-création. Je façonne cela avec d'autres.

Et cela veut dire aussi que je ne dois pas toujours seulement compter dans le social, mais que je dois me réjouir que mon impulsion y soit métamorphosée. Du fait que d'autres apportent autre chose dans un entretien, il en ressort quelque chose de beaucoup mieux en de nombreuses occurrences peut-être, que ce que j'ai moi-même pensé à fond. En tout cas, il en résulte toujours quelque chose de plus valable, car il s'agit sur notre cheminement évolutif que nous accueillions des formes qui permettent dans le moment d'accomplir les pas nécessaires. Ce chemin n'a pas de fin et les formes ne sont pas absolument justes : ce que je dévoile aujourd'hui comme une forme consonante, sera demain totalement surannée ou étriquée, ou s'avéra peut-être même fausse. Nous devons refaçonner constamment de neuf les formes du social sur la base du fait concret que dès qu'elles entrent dans la réalité, elle sont déjà trop surannées, car elles se scorifient et se sclérosent. Ensuite il vaut de découvrir la meilleure forme suivante.

Cela appartient au fait que nous nous efforçons à tenter ce que Rudolf Steiner a aussi tenté à son époque, à savoir, de rechercher les cercles dans lesquels les êtres humains parlent actuellement de la manière dont on est censé aller plus loin. Steiner ne s'est pas en effet autrement choisi non plus les êtres humains. Si nous ne considérons pas seulement la *Dreigliederung* comme un jeu intellectuel, mais s'il s'agit pour nous plutôt de collaborer sérieusement au débat et au façonnement des affaires publiques, il nous faut rechercher et trouver des partenaires dialogiques, qui s'activent aujourd'hui sur ces questions et nous efforcer de configurer les choses ensemble. On y parvient seulement si nous sommes en situation de nous insérer dans des mouvements qui existent en de nombreux endroits aujourd'hui. Je désignais précédemment la Société civile comme étant le sujet véritablement révolutionnaire, à partir duquel ce qui est nouveau surgit. Je crois qu'il est totalement important que nous gardions nos fenêtres et nos portes largement ouvertes et que nous soyons prêts au débat pour entrer en dialogue avec chacun d'eux, au lieu de nous limiter à préserver et *coconner* les nôtres et d'affirmer : « Tu as une fausse image de l'être humain, lis donc d'abord une fois tels ou tels ouvrages ! » Des rencontres devraient être pour nous l'occasion de voir intuitivement ce qu'on peut développer ensemble.

Au sujet de la question de la propriété

Dans de nombreuses conversations de pause, je fus prié d'en dire plus quant au contenu de la *Dreigliederung*. Je voudrais placer volontiers au centre de ce qui va suivre la question de la propriété, parce que je crois que c'est un des points auxquels nous pouvons et devons amorcer les choses, car ce sujet est réellement sur la table. J'évoquai précédemment déjà l'inégalité de la répartition entre pauvres et riches. Juste pour se souvenir : comment se comporte-t-on aujourd'hui avec la propriété des biens-fonds ? C'est un vrai drame aujourd'hui, justement aussi dans les villes : aujourd'hui, à Munich plus de la moitié d'un loyer résulte de la spéculation foncière. Un peu moins de la moitié dans l'immobilier réel, la maison, qui a été bâtie et doit être entretenue et ainsi de suite. Le plus grand « fric » se fait pourtant avec la redevance foncière, car le foncier est aujourd'hui un bien achetable qui est acheté par de nombreuses gens et thésaurisé comme un objet de dépôt spéculatif.

Voyons cela mondialement à l'exemple la société *LandCredit*, l'un des grands consortiums agissant internationalement, qui achètent des régions entières, privatisent le sol et le revendent ensuite pour créer de la dépendance partout, là où auparavant il n'y en avait pas. Cela a des conséquences épouvantables pour les êtres humains concernés, pour la manière de traiter le sol et autres. Et tout le monde regarde comme si cela était donné de Dieu ou de la nature — ce qui ne l'est naturellement pas.

L'idée entière de traiter la propriété du sol de la même façon qu'un violon ou d'un stylo à bille est parfaitement absurde. Violon et stylo à bille ont été fabriqués par un être humain, qui peut dire : « Bien, je te le vends. » Mais personne n'a créé le sol. À un moment donné quelqu'un a affirmé : « *Ce bout de terrain m'appartient !* »⁹ Ce genre de division du sol remonte aux circonstances de la vie médiévale, ou selon le cas au partage des territoires au Moyen-Âge, auquel prirent massivement part les Églises et les maisons princières.

Aujourd'hui de l'argent est investi dans le sol comme une forme de dépôts passant pour garantis — avec les répercussions connues pour la société.

La propriété entrepreneuriale

La pratique actuelle de considérer l'entreprise comme une propriété privée, ou selon le cas comme une marchandise, comme un morceau de pain ou un sac de pommes, est totalement absurde. Une entreprise est au fond un ensemble de dépendances d'êtres humains, de relations, de facultés, comme aussi de besoins qui sont ainsi rattachés les uns aux autres. On ne peut absolument pas penser une entreprise sans collaborateurs, clients, fournisseurs et plus encore : tous forment l'entreprise comme une sorte de forme sociale, comme une organisation sociale. Affirmer en rapport à tout cela : « *Cela m'appartient !* » et la traiter comme si elle était quelque chose comme un bijou qu'on retire d'un tiroir à la maison pour le vendre, c'est ***réellement absurde*** ou bien malheureusement foncièrement usuel.¹⁰

Depuis à peu près deux ans j'ai donné une conférence à proximité de la *WMF*, exactement la semaine où cette société fut vendue. Plusieurs personnes concernées se trouvaient dans le public. Elles furent infiniment indignées et rapportèrent dans des conversations ce qu'elles avaient appris des journaux à savoir que l'admirable fabrique de métal du Wurtemberg avec sa longue tradition et ses produits hors de pair, avait été vendue à un groupe d'entreprises chinoises. Peu de gens avaient participé aux négociations de vente. Même le *management* sur place racontait qu'ils avaient appris cela dans le journal. Cela révèle la réalité actuelle : on se trouve huit heures par jour à mettre toutes ses facultés à la disposition complète d'une entreprise, et on la fait entrer dans un contexte social. Et même si l'on affirme volontiers : *Je travaille chez WMF !* » et que l'on ressent : « *C'est mon entreprises que j'ai rendue forte, j'y participe de sorte que nous sommes bons!* » Il peut arriver qu'on lise soudain dans le journal que l'entreprise travaille à présent pour quelqu'un d'autre que l'on ne connaît pas et qu'on a même jamais vu et dont on ne sait pas du tout ce qu'il a en vue : s'il veut la liquider, continuer de la diriger ou la revendre.

Dans l'économie des marchés financiers modernes cette façon de procéder est considérée comme normale. Toutes les entreprises-*startup* en arrivent à un moment ou un autre au point de devoir emprunter de l'argent pour atteindre des effets de gamme. Ce n'est qu'ainsi qu'elles peuvent générer un marché à longue échéance et avoir du succès. Pourtant dans l'instant où cet argent est investi, elles ont le nœud coulant au cou, car cela est toujours associé à des personnes étrangères qui veulent acquérir des parts. De tels participants extérieurs dépècent souvent la société si la chose fonctionne bien : elles achètent ensuite l'entreprise, en éliminent ses fondateurs — ou bien pour l'incorporer comme chez les *GAFAM*, ou sinon dans une grosse entreprise, ou bien encore pour la mettre à l'arrêt et son personnel au chômage et éliminer ainsi la concurrence.

Il existe une étude intéressante provenant des USA. À aucune époque il n'y eut de concentration aussi massive de capital qu'aujourd'hui. Ce fait contrecarre l'idée que l'économie de marché conduit à ce que les monopoles se dissolvent

⁹ Voir le roman de James A. Michener : *Colorado Saga* chez France Loisir, 1975 [traduction de *Centennial*,] chez Random House qui retrace plus de 2000 ans d'histoire d'une toute petite région fertile du Colorado (à proximité de Fort Laramie) à l'occasion des 200 ans d'existence des USA, où l'on voit en détail comment se passe l'appropriation du territoire. *Ndt*

¹⁰ Un exemple actuel extrêmement intéressant en France c'est le rachat de *Canal +* et de *Europe 1* par le richissime Boloré et le traitement qu'il a imposé par pur caprice à ces deux sociétés qui ont rempli de belles pages du *Canard Enchaîné*. *Ndt*

et que la propriété d'entreprise se partage de plus en plus loyalement et que toutes se trouvent dans les mêmes conditions de concurrence. Lorsque nous considérons le marché informatique, nous ne voyons qu'une paire de géants qui éreintent ou rachètent tout ce qui s'agite. Il existe certes des gens qui fondent une entreprise, parce qu'à un moment ou à un autre, ils veulent vendre pour ensuite pouvoir passer trente ans de congé au bord du lac de Tegern. Mais la plupart de ceux qui fondent une entreprise, le font parce qu'ils ont une idée qu'ils veulent aider à réussir. Ils sont donc très liés à leur entreprise. Aujourd'hui on rencontre souvent des groupes d'êtres humains qui partagent une joie authentique dans un projet commun. Si cinq ans plus tard, ils se voient tout simplement exclus de leur propre entreprise, cela n'est pas très plaisant. Ce sont donc des circonstances complètement absurdes.

Une proposition de loi et son arrière-plan

Au moment où je pris la direction du département des sciences sociales au Goetheanum à Dornach, j'ai démarré une initiative pour de nouvelles formes juridiques, ou selon le cas des formes de propriété d'entreprises. Je fondai plusieurs cercles de travail. Il y a deux ans, dans l'un d'eux on en vint à la constellation, dans laquelle les facultés justes furent rassemblées. Car ici, il s'agissait d'un travail pour lequel on devait être aussi préparés. Dès le début, Armin Steuernagel, Götz Rehn, Ingo Krampen, Benjamin Böhm, Till Wagner et moi, formèrent un cercle central, tout autour duquel de nombreux autres êtres humains ont pris part à des rencontres séparées. Nous avons proposé aujourd'hui un projet de loi avec lequel on doit tenter de permettre une autre manière de s'y prendre en matière de propriété entrepreneuriale. Ce projet provient des personnes que j'ai citées.

Nous avons tenté de comprendre plus profondément ce problème, et aussi dans l'évolution historique du concept de propriété et de celle entrepreneuriale et autres. Nous avons recherché des solutions sur la manière dont on pourrait modifier la pratique courante et nous en avons découvert beaucoup.

Une béquille que choisissent souvent les gens pour agir à l'encontre de la réalité d'aujourd'hui, consiste à instituer une fondation entrepreneuriale, comme c'est le cas chez *Wala*, *Weleda*, *DM* et *Alnatura*. La difficulté c'est qu'une fondation n'est pas directement créée pour diriger une entreprise. Cela est aussi toujours fiscalement considéré aussitôt comme un état de fait de contournement. On doit parfois négocier des années ou des décennies durant avec les autorités pour en obtenir principalement l'agrément. On choisit fréquemment ensuite un modèle de fondation double, avec lequel une fondation est tenue par une autre fondation. C'est infiniment compliqué. Le problème là-dedans c'est que l'argent économiquement gagné doit rester dans l'entreprise pour des investissements — ou bien pour des dons.

Une fondation est censée poursuivre des objectifs d'utilité étrangère au sien, à savoir qu'elle doit toujours poursuivre un objectif autre que seulement celui de la survie de l'entreprise — ce qui est cependant, à côté de la tâche que s'est posée l'entreprise, son véritable but. Ce sont là des interdépendances très compliquées sur lesquelles je ne peux pas ici entrer dans le détail. Nous avons débattu de cela à de nombreuses reprises et nous en sommes arrivés à la conclusion qu'il est passablement inutile d'espérer vouloir modifier le droit de fondation lui-même, parce qu'ensuite on a toujours les autorités fiscales contre soi, lesquelles redoutent aussitôt pour leurs perceptions fiscales, si l'on devait faire une école. *Une fondation est en effet d'utilité publique*. Mais pour nous ce n'est pas principalement de cela qu'il s'agissait. Les entreprises, pour lesquelles nous recherchions les formes appropriées se comprennent comme des entreprises économiques qui *veulent* payer leurs impôts, *parce qu'elles trouvent cela juste*. Car elles savent bien et comprennent tout aussi exactement, que le succès qu'elles ont, en tant qu'entreprises, ne serait pas du tout possible dans un monde sans êtres humains, ni infrastructure, ni état de droit. Elles savent que tout ce qu'elles font se base sur ce que la chose publique a développé ici et a mis à leur disposition. C'est pourquoi elles doivent et veulent payer des impôts. Il ne s'agit donc pas d'un évitement des impôts, mais plutôt d'une nouvelle forme d'entreprise.

Nous avons réfléchi au plus proche à modifier la loi du *GmbH* [équivalent de la S.A.R.L. en France, *ndt*], et nous avons examiné aussi d'autres formes juridiques d'entreprise. Pour chacune nous pourrions ajouter des clauses qui veillent à ce que l'entreprise ne soit plus vendable, par exemple. Mais cela serait très compliqué et créerait en soi des lois contradictoires. Ainsi avons-nous décidé de projeter simplement une nouvelle forme juridique. Nous ne la rendons pas obligatoire mais la proposons comme un choix. Ceux qui veulent peuvent la choisir. Celui qui ne le veut pas, ne doit pas le faire.

Secondement comme résultat d'un long processus cognitif, nous avons résolu, *principalement de ne faire aucun avantage*, par exemple en considération de la nature de la conception d'entreprise. Un participant à notre groupe de travail trouva important que tous les collègues aient dit la même chose. Cela existe déjà tendanciellement, par exemple avec les coopératives, dont le principe est que chaque associé a un droit égal. En certains endroits, c'est un peu difficile dans l'exécution, mais cela fonctionne. Sauf que nous étions convenus que nous ne voulions pas déterminer la manière dont une entreprise doit être dirigée. Ce peut être l'égalité de tous qui se trouve au premier rang. Ce peut être aussi que l'un ait la faculté de diriger et que les autres trouvent cela merveilleux. Ensuite celui qui est concerné dirige alors l'entreprise. Pour une entreprise dans laquelle les collaborateurs arrivent et s'en vont, ce n'est pas sensé de les choisir dans la responsabilité de direction. Ou bien il y a une poignée de gens dans un groupe plus grand qui sont associées à l'entreprise et font montre aussi en correspondance de facultés correspondantes au point qu'il est sensé qu'ils en reprenne la direction. Nous voulons laisser tout cela totalement libre. La nouvelle forme juridique ne devrait donner aucune sorte d'avantages relativement à ceci.

Le même principe devrait aussi valoir pour tous les autres thèmes autour d'une entreprise : par exemple en considération de l'objectif de l'entreprise et autre. Quant on discute avec des politiques, il y a toujours aussitôt un débat. On ne doit traiter ni de ceci, ni de cela et ensuite la persistance doit encore être prise en compte et autre. Nous voulons laisser tout cela à l'entreprise, cela devrait être remis à sa liberté.

Ce que nous recherchons avec cette nouvelle forme juridique, c'est de garantir qu'une entreprise ne soit plus traitée comme une marchandise. Relève aussi de cela la question de la succession entrepreneuriale qui doit être autrement réglementée qu'elle l'a été jusqu'à présent.

Jusqu'à présent, il existe principalement deux possibilités : l'argent ou le bien. On peut soit transmettre une entreprise par héritage, ce serait le courant du bien. Ou bien on la vend, ce qui correspondrait au courant de l'argent. En ce moment, en Allemagne nous avons 500 000 entreprises qui devront être remises et dont la direction jusqu'à présent ne trouve pas de successeur(e). Très peu de gens savent que 90% des entreprises qui réussissent en Allemagne sont des petites ou moyennes entreprises. Passablement beaucoup d'entre elles sont des entreprises familiales. Or les entreprises familiales précisément — ce que révèlent de nombreuses études — sont plus persistantes et développent une stabilité plus forte dans la durée que d'autres.

Cela reposait sur le fait que les entreprises pouvaient se transmettre traditionnellement dans la famille. Mais cela est toujours plus rarement le cas, non seulement parce que les propriétaires des firmes n'ont plus huit enfants désormais, au sein desquels ils puissent choisir un(e) successeur(e). Mais cela tient au fait que les enfants ne veulent plus nécessairement suivre le plan correspondant du père ou n'ont peut-être pas du tout les facultés pour cela, mais veulent plutôt faire quelque chose de tout autre.

Le sang est à cet endroit un critère problématique qui devient de plus en plus insignifiant. Il s'agit beaucoup plus d'*affinités électives* [italique du traducteur, car c'est une expression de Goethe]: comme direction d'entreprise, on doit avoir la possibilité de se choisir les êtres humains dans le monde qui puissent s'associer aux valeurs, impulsions et facultés dont cette entreprise a besoin. Même si l'on a découvert quelqu'un qui convient, celui-ci le plus souvent ne peut pas payer l'entreprise. Il doit l'acheter en effet, parce qu'on ne peut en hériter qu'(au sein de la famille. On doit donc la mettre sur le marché¹¹. Le problème ici c'est que celui qui achète une entreprise pour une paire de millions, veut aussi en arracher en retour ce montant à l'entreprise¹². Pour toutes les entreprises qui vont à la vente, ceci veut dire que dans les années qui suivent elles doivent faire beaucoup, beaucoup plus de rapport et beaucoup, beaucoup plus rembourser, parce que l'acheteur veut en retirer le montant de son achat. Chaque vente grève donc de plus en plus l'entreprise.

Entreprise en co-propriété responsable

Ainsi les critères du sang et de l'argent disparaissent-ils parce qu'ils sont inappropriés. La succession doit donc être librement possible. Je parlai consciemment à cet endroit d'affinités électives, parce que je crois que l'on doit rechercher les êtres humains qui conviennent et pouvoir les choisir ou les déterminer librement. Nous voulons rendre cela possible à partir de la nouvelle forme d'entreprise.

Un autre critère important c'est que les droits de vote de l'entreprise ne doivent plus être vendables. Cela apporte avec soi aussi une grande liberté. L'entrepreneur peut même mettre en vente des actions, mais ce sont ensuite des actions sans droit de vote, au moyen desquelles l'entreprise reçoit simplement de l'argent qui est mis à sa disposition. Par l'acquisition d'actions on ne devient cependant pas co-proprétaire, le droit d'avoir son mot à dire revient entièrement à l'entreprise. Ainsi navigue-t-on autour de la grande problématique posée par quelqu'un pour qui il s'agit seulement de ses actions [et qui peut donc encore actuellement co-décider sur l'entreprise].

Un autre point important : les gains restent dans l'entreprise, car nous considérons cela comme lui appartenant. Le concept que nous avons choisi pour cette nouvelle forme juridique c'est celui « *d'entreprise en co-propriété responsable* ». L'entreprise n'est pas une marchandise, elle n'est pas aliénable et autre. Les gains restent dans l'entreprise. Ils sont investis ou offerts en tant que don.

Nous menâmes aussi un dialogue avec le ministre Altmaier : le problème chez lui et chez de nombreuses autres personnes, c'est qu'elles pensent en catégories anciennes. Altmaier ne cesse de renvoyer qu'il s'agit d'entreprise économique, en effet. Et là il s'agit de concurrence, de propriété privée, de profits et autres. Il avait toujours l'inquiétude que nous voulions quelque chose d'autre. C'est pourquoi il nous conseilla de faire néanmoins quelque chose d'intérêt public ou général, sur la base de se droit d'utilité publique. Nous tentâmes de lui expliquer qu'il s'agit certes pour nous d'entreprise économique, mais que nous voulons une forme, dans laquelle l'entreprise elle-même ne soit plus une marchandise. Les produits bien entendu le sont, mais pas l'entreprise.

J'en viens à présent au grand sujet qui tient en haleine l'humanité depuis déjà longtemps : l'analyse tranchante de l'exploitation du capitalisme par Marx, Engels et d'autres. Elle affirme que le travail des êtres humains appartient au propriétaire de l'entreprise pour laquelle ils travaillent. Ils ne travaillent ni pour eux ni pour l'entreprise, mais plutôt

¹¹ Ou épouser un héritier ou une héritière. *ndt*

¹² Ce fut hélas, le ressort du système de Bernard Tapie en France, *ndt*

pour le propriétaire qui peut en faire ce qu'il veut. Le socialisme voulut faire cesser ce scandale en parlant d'une *expropriation de l'expropriateur* et voulut donc la dépossession des propriétaires. De ce fait l'état devint le propriétaire de toutes les entreprises. On tombe alors de Charybde en Scylla car à présent, plus personne n'est présent qui soit relié à l'entreprise. Cela mène à un processus abstrait de dé-jé-isation : à travailler selon un plan ou des desseins d'état, etc. Plus personne ne se sent responsable. Ici il ne s'agit pas du privé ou de l'état, mais plutôt d'un tiers : à savoir de l'association de qualités de liberté, de libre initiative, de libre configuration avec la qualité d'une orientation sur le bien commun et de la responsabilité pour le tout.

L'élément intéressant, c'est qu'il y a de nombreuses entreprises en quête d'autres formes pour s'y prendre avec la propriété d'entreprise. J'ai cité auparavant quelques exemples d'inspiration anthroposophique. Mais il y a aussi *Bosch*, *Zeiss* ou *Otto*, qui sont à désigner ici et de nombreuses autres dans le domaine de la nouvelle économie et de l'informatique, par exemple, le moteur de recherche (*Suchmaschine*) *Ecosia*. Il y a aussi *Quickstarter* comme la plus grande plate-forme pour l'investissement à impact social (*Social impact investment*) ou *Soul Bottles*. Toute une série de jeunes entreprises, dirigées par des gens jeunes, sont en quête de quelque chose pour elles-mêmes. Ainsi avons-nous invité à une conférence sur la propriété (www.eigentumskonferenz) qui a eu lieu à Berlin en octobre 2018 — nous eûmes 350 participant(e)s, en grande partie des entrepreneur(e)s, qui débattirent en groupes de travail des difficultés qu'elles rencontrent avec les autorités. Tous et toutes insistèrent sur le fait qu'ils et elles ne voulaient plus de cette forme antique de propriété.

L'exemple *Ecosia*

Ecosia est une entreprise qui ne se finance pas sur le marché des capitaux. Ce sont les premiers qui n'ont pas eu recours à un fonds de capital risque (*venture-capital-Fonds*). (Nous y avons du reste un représentant proéminent d'un *Venture-Capital-Fonds* américain qui y expliqua ce qui est important avec le facteur « X ». Celui-ci est toujours désigné comme un facteur. On pourrait dire que X veut dire 100% d'intérêt. Si donc l'entreprise propose 5 millions : ils disent alors : vous recevez l'argent, mais vous devrez rembourser 10 X. C'est à dire que vous remboursez 50 millions. Leur calcul c'est : nous faisons 20 de ces investissements. Deux réussissent, tous les autres ne donnent rien. C'est pourquoi les deux qui réussissent doivent nous rendre tout l'argent investi.)

Ecosia ne voulut pas se commettre avec ceci. Ils empruntèrent donc une autre voie et eurent recours au *crowd-funding*. Cela veut dire qu'ils ont eu les millions qu'ils avaient besoin pour démarrer, engendrés par *Internet* par des gens qui trouvaient cette idée bonne. Ils ont acquis des partisans dès le début avec ce nouveau concept de propriété. Ils affirmèrent : notre entreprise n'est ni vendable, ni transmissible. Ce n'est pas une marchandise, mais au contraire une libre entreprise que nous voulons tous développer en commun. Et beaucoup de gens la soutinrent précisément pour la raison qu'elle n'était pas une entreprise qui, trois ans plus tard, pouvait être rachetée par quelqu'un d'autre.

Avec ce nouveau projet de loi nous voulons créer une forme juridique pour toutes les initiatives de ce genre. Je n'exagère pas en disant que cette idée éveilla un grand enthousiasme parmi les personnes invitées à la conférence. Une telle forme d'entreprise n'existe effectivement pas encore à présent. Toutes ces personnes étaient d'accord dans le fait que nous avons besoin exactement de ceci à présent. Le soir nous résolûmes la création d'une association pour la co-propriété responsable qui continuera de prendre soin de ce thème et le mettra en discussion de nombreuses échéances.

Si je peux encore me permettre de rétablir le plus grand contexte d'ensemble : en tant qu'êtres humains nous sortons d'une conscience d'avoir été associé au tout. C'est ce qu'exprime l'image du Paradis de la Bible : une alliance de tous avec tout. Et nous nous sommes de plus en plus placés en opposition au monde, en en prenant connaissance : Je et monde. La question qui se pose aujourd'hui c'est de savoir comment de nouveau nous pouvons entrer en relation les uns les autres et le monde

« Liberté de » et « Liberté pour »

La propriété privée fut nécessaire pour pouvoir se placer en face du monde en en prenant connaissance. De cela relève aussi la capacité de dire : ceci est à moi, là-dessus je suis le seul à en décider pleinement, ici personne d'autre n'a quelque chose à dire ». Ce fut un degré sur la voie qui mène à la liberté qui peut seul produire la configuration à venir du social. Mais cette liberté doit aujourd'hui se transformer d'une « liberté *de* » en une « liberté *pour* » : nous devons savoir ce que nous voulons faire de ce que nous désignons jusqu'à présent comme notre propriété. Si je veux la mettre à disposition afin qu'il puisse se produire quelque chose de sensé pour le monde et pour l'humanité, j'allie alors liberté et orientation vers le bien commun, ou selon le cas, fraternité. C'est à mes yeux la préoccupation centrale de la vie économique.

Nous n'avons produit qu'un tout petit projet de loi, et nous ne sondons pas la grande révolution du monde. En complément à ce que j'ai dit précédemment sur le capitalisme, le socialisme et une sorte de troisième voie, on peut constater qu'aux USA l'économie est presque complètement activée par le marché des capitaux. En Chine, cet élément existe certes aussi, mais je prends la Chine à présent comme l'autre pôle, celui de la forte implication administrative de l'état dans la conduite des entreprises. Pour nous, il s'agit de quelque chose de médian qui n'absolutise ni le pôle privé pas plus que celui étatique, mais autorise plutôt une configuration sociétale à partir des facultés des êtres humains, pour les besoins de l'humanité.

Nous avons formulé ce projet de loi à présent pour l'Allemagne. En France cela devrait avoir l'air un peu différent, mais seulement dans la forme et non pas dans le contenu central. C'est un projet de loi que nous proposons d'introduire. Le tout s'appelle « Société en co-propriété responsable » et c'est une forme juridique très gracieuse, une forme que les entreprises peuvent librement choisir.

Dans l'instant nous sommes en train de rassembler et d'associer encore tout le matériel. Mais nous mettrons cela bientôt sur le *website* du département des sciences sociales au Goetheanum (<https://sozial.goetheanum.org>) afin que tous puissent jeter un coup d'œil à ce projet. Cela nécessite encore un peu de temps. Vous pouvez en avoir une première impression à l'adresse suivante : www.eigentumskonferenz.de où il y a déjà quelques éléments.

Dernière parole

J'ai consciemment placé au centre de ma conférence le thème « propriété » comme exemple de la manière dont nous pouvons provoquer quelque chose dans le monde. Je ne sais pas à vrai dire si nous réussissons. En relation à toutes les interrogations brûlantes d'aujourd'hui, nous devons en premier lieu prendre du temps pour réellement examiner les diverses situations. Prenons le thème de l'argent. Nous devons fondamentalement nous préoccuper de la manière dont il surgit dans le monde. Quelles fonctions de base l'argent a-t-il ? Que puis-je et que dois-je faire pour instaurer de saines conditions dans ces situations ? Qu'en est-il de cela avec la politique monétaire, avec tout le problème de l'Euro ? Comment pouvons-nous créer de saines conditions financières

Il y a de nombreux mouvements que se défendent, par exemple *contre* les TTIP, CETA, JEFTA et autres. Mais à proprement parler, nous devrions prendre chacune de ces impulsions comme une occasion de nous interroger : Comment se fait-il que nous nous défendions contre le TTIP ? De quels pressentiments intérieurs ou savoir disposons-nous sur la manière dont véritablement un marché mondial serait à configurer de manière loyale et juste ou selon le cas, comment une démocratie serait à développer plus loin ? En tant que partisan de la *Dreigliederung* et anthroposophe, je me pose la question pour moi : suis-je prêt, capable et décidé, à me soumettre une fois à cette contention¹³ et à réfléchir, sur comment cela peut naître *de manière positive* ? Comment le commerce mondial peut-il conduire à des conditions loyales (et pas seulement à protester contre les circonstances déloyales) ? Ce sujet concerne aussi une grande problématique actuelle. Trump *and Co* désignent le commerce mondiale comme la « *Race to the bottom* [précipitation au fond, *nr*] » ; ce qui implique que les ouvriers aux USA, en référence à leur revenu, doivent se mesurer avec les ouvriers au Vietnam ou au Cambodge. Et les gros bonnets du management se mesurent avec les revenus qui sont visés à New York ou quelque part ailleurs.

C'est la raison pour laquelle la contradiction ne cesse de s'agrandir. Exprimer cela aujourd'hui, c'est très grossier et simpliste. Malgré cela, je tiens pour possible d'apporter relativement à ceci quelques idées structurelles qui sont sensées et qui permettent à l'humanité d'accomplir un pas suivant en liberté et responsabilité. Dans ce sens, je voudrais vous inviter dans les années qui viennent à examiner avec nous, ensemble, ces divers domaines. Quand bien même ici j'ai placé la question de la propriété entrepreneuriale consciemment au centre, de même des problèmes identiques sur d'autres domaines du social se placent au centre.

Aussi longtemps qu'en tant que partisan de la *Dreigliederung* et anthroposophe, nous laisserons nonobstant toujours à d'autres le macro-social et que nous nous restreindrons « à nos propres milieux », nous échouerons dans la tâche qui se pose à nous de manière humanitaire à présent et aussi longtemps le désespoir augmentera parmi les êtres humains et avec cela la recherche de ce qui est faux.

C'est à présent la tentative d'une mise en forme : d'où sommes-nous venus ? Où nous trouvons-nous ? Où pourrions-nous aller ? C'était mon image, un regard déterminé donc. Mais d'autres regards sont aussi possibles.

Je limiterai mes dernières paroles à deux idées : Premièrement, lorsqu'on ne s'oppose pas simplement à une chose, lorsqu'on ne vitupère pas contre ceci ou cela, mais qu'on tente plutôt de surmonter un antagonisme pour quelque chose de nouveau, le monde est beaucoup plus ouvert. On engendre plus de résistance quand on lutte contre X, Y ou Z. Mais si l'on fait le pas suivant, alors on peut les accueillir tous les trois.

Secondement : je crois qu'il n'y eut aucune époque dans l'histoire dans laquelle il fut aussi bien que possible aujourd'hui, d'organiser dans le social avec des idées nouvelles au moyen de chaque individu humain.

Sozialimpulse 1/2019.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Gerald Häfner : est né le 3 novembre 1956 à Munich, il s'est engagé depuis plus de trente ans pour la démocratie directe et le renforcement des droits civiques et dans ce domaine il est, avec d'autres, un initiateur de *Mehr Demokratie* et de *Democracy International* ainsi que de la fondation Petra-Kelly et la fondation pour la mise à jour de l'injustice en RDA. Il est co-fondateur de l'initiative réseau *Dreigliederung* et fut pour le parti « *Die Grünen* » de longues années durant membre du *Bundestag* et de Parlement européen. Il dirige aujourd'hui le département des sciences sociales à la libre université pour la science spirituelle au Goetheanum à Dornach/Confédération helvétique.

¹³ *Antrengung* est ici un terme puissant en allemand, c'est véritablement un casse-tête qu'on se prépare ainsi, il suffit ne serait-ce que d'une once de conscience ! *Ndt*